



*EN ATTENDANT
D'ENTRER À L'ORSTOM
OU ENGAGEZ-VOUS,
L'ORSTOM VOUS ENVOIE
LA OU VOUS RÊVEZ D'ALLER !*

Jean-Claude LEPRUN

- L'itinéraire mouvementé menant de Tamatave à Nancy

L'automne de l'année 1962 fut un bel automne. Il apparaissait en tous les cas comme tel au jeune « zanatana » (nom donné par les Malgaches aux Européens nés à Madagascar) que j'étais, qui y avait vécu plus de vingt années et qui méconnaissait donc la France et la ronde toujours répétée mais jamais semblable des saisons. Le ciel me paraissait très bleu comparé à celui de Tamatave que je venais de quitter, gris de chaleur et d'humidité même lorsqu'il était sans nuages. La palette jaune, brune et or des arbres me paraissait d'une beauté sans égale. Mais le froid était vif et déjà la radio annonçait un hiver précoce et rude. Les premiers jours d'octobre, je conduisais avec prudence une « 2 chevaux » que je venais d'acheter avec une grande partie des économies de deux années de dur labeur.

Je n'avais jamais osé calculer le nombre d'heures de cours particuliers donnés, le nombre d'heures de cours de sciences naturelles dispensés au Lycée Rabéarivelo de Tananarive, les privations imposées, attendant seulement que le bas de laine atteigne le niveau défini prudemment en fonction de ce qu'on m'avait dit, de ce que je savais déjà et surtout de ce que j'imaginai du coût et des difficultés de la vie en métropole. Beaucoup de mes compagnons français et « créoles » (nom donné par les Français de l'île aux européens nés à Madagascar ou dans les Mascareignes) avaient d'ailleurs décidé de ne pas tenter le séjour en France tant le nombre de retours anticipés était grand. Les histoires des difficultés d'adaptation et de survie matérielle et les contes de la lancinante « saudade » malgache occupaient en général les deux premiers mois des jeunes revenus dare-dare au pays et me préoccupaient beaucoup depuis mon arrivée en France. Serait-ce aussi difficile pour moi ?

J'y pensais en ces premiers jours d'octobre 1962, sur cette bucolique départementale 60 qui relie Troyes à Nancy. Je venais de retrouver ma mère qui s'était retirée dans la maison familiale de Troyes après la mort prématurée et subite de mon père à Tamatave, alors que le couple quittait définitivement Madagascar pour rejoindre la France.

A la mort de mon père, fonctionnaire français en poste à Madagascar durant près de 25 ans, j'avais dû signer sur l'honneur que j'abandonnais sans recours le droit au rapatriement administratif immédiat qu'on me proposait alors. J'avais en effet jugé qu'il m'était alors impossible de quitter ainsi brusquement les études commencées à la jeune Faculté des Sciences de Tananarive et les différents emplois que je m'étais procurés avec peine. Ces emplois me permettaient, en effet, de continuer à poursuivre dans des conditions peu aisées, mais acceptables, les études commencées. S'il faut quitter le pays, pensais-je, autant le faire avec un bagage suffisant et en sachant quelle carrière embrasser.

Pour pouvoir préparer cette carrière il me fallait quitter la grande île et ses conditions de vie facile et affronter la dure compétition universitaire métropolitaine. Avant de partir j'allais, en compagnie de mes plus proches camarades, réaliser en Jeep un long voyage de pèlerinage d'un mois dans tout le sud malgache. Je ne suis plus jamais revenu à Madagascar et les souvenirs des plages de Farafangana et de Fort Dauphin et des paysages du massif gréseux de l'Isalo sont ceux qui me reviennent avec le plus d'acuité de cette époque de ma jeunesse.

Je repensais avec émotion et reconnaissance à la manière chaleureuse dont le Directeur de l'Enseignement Supérieur avait bien voulu me recevoir à Tananarive, à sa compréhension et à l'extraordinaire efficacité de l'appui octroyé. On m'avait obtenu un billet d'avion de retour, une bourse d'études pour finir la licence de doctorat d'État mention Sciences de la Terre qui comportait à l'époque sept Certificats d'Études Supérieures (CES), ayant déjà cinq d'entre eux en poche, obtenus à Tananarive, et comble de chance, une chambre à la cité universitaire de Montjoie, à Nancy. Tous les facteurs étaient donc réunis pour affronter dans les meilleures conditions ma nouvelle vie.

Oui, l'hiver était précoce. Le ciel bleu fit place très vite à un plafond bas et gris et avant d'atteindre Joinville il neigeait déjà. Je redoublais de prudence : c'était la première fois que je conduisais en France et avais en

tête les conseils que l'on m'avait donné et la réputation de la France vue des tropiques pour la rigueur de sa réglementation et la sévérité de ses gendarmes. La conduite sous la neige m'était également étrangère, mais, m'avait-on assuré à Paris, la « deuche » corrigeait elle même les erreurs de conduite.

- La rencontre avec J.C, le début d'une amitié

Je sautais le déjeuner et arrivais à Nancy en début d'après-midi. La neige avait fondu dans les rues et j'optais pour une visite rapide à l'école de géologie où auraient lieu les cours de pédologie générale, certificat le plus important des deux CES que j'aurais à suivre cette année là. J'irais m'inscrire ensuite et prendrais alors possession de ma chambre.

Les cours avaient déjà débuté et le hall et les couloirs de l'école étaient encombrés d'étudiants animés et bruyants. Sur une porte de salle de cours, une feuille de papier indiquait les heures de cours et de travaux pratiques du CES de pédologie. Je les notais et tombais en contemplation devant une affiche en couleurs sur laquelle était inscrit « l'Orstom, Office de Recherche Scientifique et Technique Outre-mer, recrute », suivaient la liste des disciplines concernées et les conditions et modalités de recrutement. L'affiche me rappelait celle d'une compagnie aérienne assurant qu'elle vous envoyait là où vous rêviez d'aller.

J'avais pris connaissance des conditions d'admission à Tananarive, au centre Orstom de Tsimbazaza. J'avais visité ce centre, avais opté pour la Pédologie, science relativement nouvelle et qui correspondait aux études que j'avais entreprises jusque là, et j'avais alors définitivement décidé de faire carrière à l'Orstom. J'avais vécu toute ma jeunesse outre-mer et désirais plus que tout travailler dans la nature, dans cette brousse où j'étais né et que je connaissais bien. Serions-nous nombreux à postuler à de tels postes ?

J'en étais à me poser cette question lorsque je m'aperçus qu'un jeune homme roux et barbu pourvu d'un remarquable profil grec et à l'aspect avenant m'observait. Son regard, qui allait alternativement de ma personne à l'affiche Orstom me parut curieux et amusé.

« Vous aussi vous êtes intéressé à entrer dans cette boîte ? » Me demanda-t-il brusquement.

Oui, je suis ici pour préparer les certificats qui me manquent et intégrer la section de Pédologie de l'Orstom » lui répondis-je.

« Ça alors ! Moi aussi ! Je m'appelle Jean Collinet. Vous êtes du coin ? » demanda-t-il enthousiaste.

L'histoire de Madagascar, du voyage et de l'arrivée fut rapidement contée au bistrot le plus proche.

J.C buvait son café en croquant son morceau de sucre, habitude qu'ont, paraît-il, les gens du nord. J'appris qu'il était né dans le noir pays et qu'il habitait maintenant Laneuveville-devant-Nancy, agglomération de la banlieue éloignée de Nancy. Il logeait avec son épouse, Marie Odile, à l'étage de la grande bâtisse familiale, le rez-de-chaussée étant occupé par sa mère. La famille de M.O vivait tout près de là.

Comme il neigeait de nouveau en sortant du bistrot et que la nuit était tombée, il fut décidé que la moto de J.C resterait à Nancy et que nous irions à Laneuveville avec la 2CV. J'étais invité de manière impromptue à dîner, et connaîtrais ainsi toute la famille de mon nouveau collègue. Je ne me doutais alors pas que l'amitié qui naîtrait de cette rencontre allait se poursuivre si longtemps...

Je fus présenté à tous les membres de la famille. J.C n'avait que sa mère, mais la famille de M.O était composée de son père, de sa mère et de douze frères et sœurs sans compter le grand-père, figure légendaire et attachante qui avait fait la première guerre et était revenu blessé du « Chemin des Dames ». Que d'histoires il avait à raconter, et comme il savait les raconter !

Je faisais connaissance avec une vraie et typique famille nombreuse française, gens travailleurs, simples, accueillants et chaleureux. Le dîner était prêt, on ne m'attendait pas, mais la maison était bien pourvue et les appétits furent rapidement rassasiés. M.O travaillait aux services académiques et me renseigna de manière efficace sur les formalités d'inscription et les trucs de la vie universitaire nancéienne.

Les discussions se prolongeant et les boissons aidant, je fus sommé de rester pour coucher et m'endormis heureux sous une couette de plumes dans un de ces lits profonds dont le matelas s'enfonce moelleusement et que je n'avais pas connu sous les tropiques.

Heureux, car j'avais, moi le « zanatana » déraciné en terre de France, et bravant les augures, rencontré, dès le premier jour, un collègue de cours sympathique qui avait les mêmes ambitions que moi, un jeune couple fraternel, une famille d'adoption. Nous allions devenir de vrais amis, ceux que l'on compte sur les doigts d'une main, faire une partie de la route ensemble et n'allions jamais cessé de nous revoir durant ces trente ans, sans pourtant jamais être affectés au même endroit.

- L'apprentissage du métier temporaire de releveur-encaisseur à l'EDF

L'année scolaire s'est déroulée très vite. Après avoir passé avec succès les épreuves des CES de pédologie générale et de chimie systématique imposés par l'Orstom, nous avons, J.C et moi, été embauchés pour la durée des vacances comme releveurs-encaisseurs à l'Électricité et Gaz de France, rue de l'Ile de beauté. Tout l'été, nous avons visité, chacun dans un quartier différent de la ville, des dizaines d'immeubles un à un pour y relever les compteurs et y laisser les avis de paiement de la consommation du mois écoulé. Que d'anecdotes faudrait-il conter sur ces intrusions dans la vie privée de centaines de foyers de conditions sociales différentes.

Le releveur-encaisseur est en effet l'un des rares individus autorisés à frapper à la porte de quiconque, et, sans mandat de perquisition, se faire ouvrir, avoir accès aux lieux et officier dans le local où est placé le compteur de gaz ou d'électricité.

Dans certains immeubles les compteurs étaient placés dans les W.-C. et il fallait grimper sur le vase du sanitaire pour pouvoir effectuer la lecture. Il s'agissait, le plus souvent, de compteurs à aiguilles, les plus difficiles à lire car des risques d'erreurs gigantesques, de l'ordre de milliers de mètres cubes sur la consommation, peuvent facilement être commis, avec les réclamations en cascade que cela entraînait. On dit qu'imagination est fille de

nécessité et dans ce cas, ce fut vrai : le fait de désirer rester le moins de temps possible dans ces lieux privés renfermés et exigus donnait des ailes à notre acuité visuelle et à nos neurones. On acquit une dextérité de lecture remarquable.

J'ai beaucoup appris sur mes semblables au cours de ces visites domiciliaires. Je recueillis bien souvent les confidences (parfois les commérages) de personnes inconnues et que je n'aurais jamais eu l'occasion de connaître autrement. Elles me livraient leurs pensées, sentiments et avis sans aucune réserve, avec sincérité et tendresse. C'était souvent de vieilles personnes qui ne sortaient jamais de chez elles. Le releveur-encaisseur était un homme en qui on avait confiance.

Je découvris la manière avec laquelle chaque famille, au sein d'un même immeuble, prenait soin de son intérieur et de ses toilettes. Cette manière était si différente dans chaque cas qu'il n'aurait pas été possible d'imaginer, avant d'entrer dans l'immeuble, qu'à chaque étage des gens si dissemblables pouvaient cohabiter !

J'appris également, par les pourboires reçus lors des paiements, que ce sont les petites gens, les plus modestes, qui sont les plus généreuses.

Le quartier Saint Jean du centre de Nancy abritait surtout les petits commerçants du marché et des meublés occupés par des dames de petite vertu. Les largesses étaient bien différentes dans les deux cas. On recevait des premiers, en guise de pourboires, des camemberts et des melons («tu es étudiant, tiens mon petit pour ton déjeuner »). De la part des secondes, c'était parfois des propositions de paiement en nature inacceptables pour les étudiants fauchés que nous étions car il aurait fallu naturellement verser ensuite à l'EDF le montant des consommations d'énergie de ces dames («Ah ! C'est le gaz ? Tu es étudiant ? Je me suis couchée tard et suis encore au lit. Tu veux quelques douceurs...?»).

Le beau métier de releveur-encaisseur EDF n'existe plus de nos jours. Les compteurs sont situés à l'extérieur des appartements. Les prélèvements sont effectués d'office sur les comptes bancaires....

- Les formalités d'admission à l'Orstom

Le temps passait. Un beau jour nous avons été convoqués au siège parisien de l'office, rue Bayard, immeuble au passé galant et à l'environnement élégant de parfumeurs et de grands couturiers, pour y être auditionnés. Quand le siège déménagera pour le 213 de la rue La Fayette, la différence d'environnement paraîtra telle qu'une mauvaise langue de chercheur dira alors « adieu Coty, bonjour Tati ! ». Le nouveau siège, plus ample, se révélera cependant rapidement fonctionnel et le quartier moins triste que prévu.

Le passage dans le bureau de mademoiselle L., chargée des recrutements et de la formation, était une épreuve importante et difficile. On plaisait ou pas. Il valait mieux ne pas être marié, et ne surtout pas dire que l'on s'apprêtait à le faire. Les mariés avec enfants étaient les plus suspects. Mlle L. avait en effet appris, depuis qu'elle recrutait des individus de toutes origines sociales et de toutes formations que l'on ventilait dans une grande partie du vaste monde, que les célibataires purs et durs étaient ceux qui donnaient le moins de problèmes à l'administration. Pas d'épouse pour déplorer de ne pas pratiquer le métier si durement et longuement appris en France. Pas d'épouse pour se plaindre du pays et de la ville d'affectation (il y avait sous les tropiques les équivalents en affectation de Lille et de Nice, le difficile et le facile, le chaud et le tempéré, le cher et le bon marché, les lieux bénis à école française de bon niveau et les trous sans école où il fallait que l'épouse serve de répétitrice assidue et assure, pas à pas, les cours par correspondance du CNEC...). Pas d'épouse pour saper le moral de l'époux-chercheur à chaque retour de brousse : « tu es le seul à partir si longtemps, pendant ce temps tes collègues travaillent en climatisé ; on nous a refilé les meubles les plus tocards, tu dois aller te plaindre au chef du service administratif... ». De plus, les célibataires coûtaient moins cher, n'avaient pas d'enfants malades, étaient transférables à merci...

Mlle L. n'avait pu lire « Femmes expatriées » (IEP, International Editions, 1982), qui n'avait pas encore été écrit à l'époque, et ne savait ni ne voulait savoir des droits et des justes revendications de ces épouses insa-

tisfaites. Femmes expatriées : femmes sacrifiées, « est-il encore concevable de déplacer des familles sans se préoccuper des femmes qui, à présent veulent vivre à côté et non plus derrière » était-il écrit sur la couverture du livre... Mlle L. ne connaissait que l'exaspération des époux-chercheurs et des risques de tensions, de déstabilisation, de décisions douloureuses, de rupture et de retour inopiné parfois, d'affectations écourtées et de projets interrompus dans la plupart des cas. Fidèle collaboratrice de l'office, elle ne considérait que l'intérêt de la maison Orstom.

Il était vrai, d'autre part, que pour bien des femmes de collègues croisés depuis trente ans, le bonheur paraissait se situer toujours ailleurs... Pour de nombreuses femmes de chercheurs, l'Orstom ne les envoyait jamais là où elles rêvaient d'aller !

Bien ou mal reçus, des anciens attendaient les jeunes postulants à la sortie du bureau de Mlle L. pour leur remonter le moral et leur permettre de poursuivre les formalités. L'une de ces formalités était le test d'aptitude à travailler outre-mer que l'on passait rue Rosa Bonheur, dans un appartement cossu, à la lumière tamisée d'un abat-jour en opaline. Une dame d'un certain âge et qui avait beaucoup de classe nous montrait, chacun à notre tour, des négatifs de photographies de personnages noirs et blancs qu'il fallait commenter (l'allusion était claire) et nous posait des questions qu'elle voulait embarrassantes.

- L'entrée à l'Orstom se précise

L'année universitaire suivante, alors que j'étais à Strasbourg et préparais un troisième cycle, je fus avisé que ma candidature était retenue et qu'il me faudrait, toute affaire cessante, faire mon service militaire de manière à intégrer l'Orstom dès ma libération et commencer ma première année d'élève pédologue à Bondy. J.C était pour sa part resté à Nancy où il préparait en attendant, deux autres CES. Il m'informa, enthousiaste, que sa candidature était également retenue et qu'il devait impérativement, et le plus tôt possible, lui aussi, s'acquitter de ses obligations militaires.

Je me mis immédiatement à la recherche des possibilités offertes pour accomplir dans les meilleures conditions possibles ces dix-huit mois à passer sous les drapeaux. Une possibilité originale de service militaire en coopération venait d'être créée. Les V.A.C (Volontaires Aide Coopération), en majorité des enseignants, étaient envoyés en Afrique ou dans les DOM-TOM. Le dossier de candidature devait être adressé au ministère de la Coopération, rue Monsieur.

Je me renseignai et appris que la limite d'envoi des candidatures venait d'être atteinte. J'envoyai tout de même aussitôt mon dossier avec une lettre expliquant l'envoi tardif. Par retour de courrier je reçus une lettre de réponse inattendue : mon dossier de candidature avait atterri sur le bureau d'une ancienne amie de Tananarive qui avait été étudiante avec moi, elle l'avait inclus dans la pile et m'annonçait qu'elle avait la charge de pourvoir les postes d'enseignants pour trois pays. J'avais le choix ! Pour des raisons qui m'échappent encore aujourd'hui, je choisis le Gabon.

Ma candidature fut acceptée. Durant l'année scolaire 1964-65, je serais professeur de sciences naturelles au lycée Léon M'Ba de Libreville.

Dès l'arrivée de la lettre de la rue Monsieur, j'avisai J.C qu'il pouvait lui aussi, en faisant diligence, faire acte de candidature et essayai de le convaincre des avantages d'un service militaire en coopération. Peine perdue : il préférerait rester en France avec son épouse et servirait donc en uniforme sous les drapeaux. Les jeunes V.A.C mariés ne pouvaient en principe pas partir outre-mer avec leur épouse. En fait, cette règle souffrit sur place de nombreuses exceptions.

- Le service militaire au Gabon

J.C fut affecté au 79e régiment d'Infanterie à Nancy, y fit ses classes et, sérieux et appliqué, gravit rapidement les premiers grades de la hiérarchie militaire.

Pour ma part, je fus immatriculé et envoyé à Verdun, haut lieu militaire national, pour y subir trois mois de préparation militaire intensive avec marches de nuit et maniements d'armes après que le coiffeur nous ait

mis « la boule à zéro ». A la caserne, les V.A.C étaient particulièrement chouchoutés : diplômés, fils à papa, pistonnés, ils allaient jouer les profs, être payés et se planquer sous les cocotiers. Ils étaient donc l'objet de toutes les sollicitudes et le jour du départ tardait à venir. Naturellement, la veille de ce jour tant attendu on eut, de nouveau, droit à la coupe à ras. Après avoir risqué les refroidissements en France, cette coupe nous valut d'être pris pour de vrais militaires de carrière déguisés en profs et de recevoir des cailloux à notre arrivée. Les parachutistes français venaient en effet d'investir Libreville pour remettre à son poste le président Léon M'Ba, destitué par l'opposition, et une certaine portion de la population n'avait pas apprécié ce geste de solidarité et nous le manifestait bruyamment.

Je suis resté 10 mois au Gabon, ai enseigné les sciences naturelles aux classes de quatrième, troisième, seconde et terminales du lycée Léon M'Ba et à l'école normale de Libreville. J'avais suivi le certificat de botanique générale à Madagascar et je choisis d'étudier la fleur d'hibiscus plutôt que celle du bouton d'or qui ne pousse pas sur les talus équatoriaux. Faute de champignon de Paris, les jeunes gabonais arrivaient en classe avec des champignons hallucinogènes inconnus. Les cours étaient animés et suivis assidûment. Je fus inspecté et on me reconnut des qualités d'enseignant. Je dis à l'inspecteur que j'avais été enseignant mais que je m'apprêtais maintenant à rejoindre l'Orstom. Dès que je le pouvais, je me rendais « en brousse », et ai visité ainsi Franceville, Lastourville et Lambaréné. J'ai eu le privilège de rencontrer et de converser assez longuement avec le grand docteur Schweitzer, médecin, pasteur, théologien, organiste et musicologue, comme le définit le petit Larousse en couleurs, quelques mois avant qu'il ne disparaisse. La polémique qui suivit, sur les méthodes de soins « adaptées » à la brousse, fut vive. S'il n'est pas facile, ni conseillé, de juger une vie de labeur après une visite de quelques heures, il est encore moins facile et moins conseillé de le faire à partir d'hôpitaux parisiens ou new-yorkais sans connaître les difficultés locales...

Les notes des élèves de terminale furent convenables et un bon pourcentage des effectifs décrocha le bac tant espéré. Les parents des élèves reçus organisèrent des festivités où nous fûmes invités et choyés. Et puis il fallut quitter le Gabon (certains adieux furent déchirants, de tendres liens s'étant noués) et rejoindre la France.

- De retour à la caserne

Après un mois de congé, il restait encore cinq ou six mois de service militaire à effectuer en caserne. Dur retour des tropiques ! Je fus convoqué à Metz, y reçu un paquetage hors normes dont il fallut échanger les principales pièces, des brodequins au calot. Je dus alors me rendre le plus rapidement possible au centre mobilisateur 64 à Nancy où j'étais muté pour y travailler, eu égard à mon bagage universitaire, comme secrétaire du capitaine. J'arrive en début d'après-midi au C.M 64 situé sur le côté d'une énorme caserne dont l'activité en ce samedi de fin d'été était impressionnante : départs massifs en permission, visites, etc. Moi, deuxième classe attardé, j'entrais, pas vaillant du tout. A quand la première « perm » ?

Je dus, malgré mes protestations, vêtir l'extravagante tenue à l'allure dépenaillée que j'avais touchée à Metz. Dans le calot on aurait pu loger cinq kilos de pommes de terre ! On me promet de s'occuper de moi dès le lundi, mais pour l'instant le fourrier partait en permission et ne voulait pas faire une minute de travail supplémentaire à son poste.

La rage au cœur je m'aperçus que je n'avais rien mangé depuis la veille au soir. « Allez voir le sergent d'ordinaire du régiment en face, expliquez votre cas, et demandez lui à manger » me fut-il conseillé par un gradé.

- Le sergent d'ordinaire du 79e R.I

Je frappai donc à la porte du dit sergent d'ordinaire, la porte s'ouvrit et stupéfaction ! Devinez qui apparaît alors sur le seuil : J.C en personne ! « Toi ici ! » s'exclama-t-il.

La caserne où était abrité le C.M 64 était celle du 79e régiment d'infanterie, le sergent d'ordinaire s'appelait Jean Collinet. Les probabilités mathématiques d'une telle rencontre devaient être des plus réduites et cependant c'était bien lui, souriant et n'en croyant pas ses yeux en réalisant qui était l'individu dépenaillé qu'il avait devant lui.

Je fus accueilli et traité comme il se doit et une énorme entrecôte me fut servie. Une bonne bouteille sortit de je ne sais où et le reste de l'après-midi se passa à nous raconter nos aventures respectives survenues au cours de ces douze mois d'absence. A la fin de mon temps, pour bons services rendus, on voulut me nommer première classe. J'étais chargé d'apposer un énorme tampon à encre rouge mentionnant « auto stop interdit » sur les permissions et m'amusais ensuite sur les routes à repérer les jeunes militaires agitant prudemment leur pouce vers l'arrière. Je tapais les quelques lettres reçues de récents réservistes dans le doute quant à leur lieu d'incorporation « dans le cas où... » et aidais les jeunes recrues. « La quille » tant attendue me libéra avant les fêtes de Noël 1965. Début janvier, je commençais, avec trois mois de retard qu'il fallut rattraper, la première année d'élève-pédologue Orstom.

- A la croisée des affectations Orstom

Mes souvenirs du Gabon, les diapositives projetées, les objets d'artisanat exhibés eurent du succès. Et sans doute un certain impact sur J.C. En effet, après une année d'élève à Bondy, J.C fut affecté à Libreville puis à Abidjan, alors que j'étais envoyé à Dakar. Dès mon arrivée, j'ai heureusement suivi les conseils de mon aîné, collègue et ami René Boulet et ai choisi le dur mais tant enrichissant métier de pédologue de terrain. Je ne m'en suis jamais repenti. Je suis resté dix années à parcourir, cartographier et étudier les contrées sahéliennes de la côte atlantique aux rives du Niger. J'ai préparé ma thèse à l'institut de géologie de Strasbourg sous la direction d'un maître érudit, exigeant et profondément humain. Quelques années après, J.C soutenait la sienne sur l'érosion des sols africains dans le même institut.

Après ma thèse j'allais changer totalement de sujet de recherche et m'occuper moi aussi de conservation des sols au Brésil. J'eus beaucoup de plaisir à vivre à Recife sur la plage de Boa Viagem ; puis dans ce lieu exceptionnel et calme qu'est le parc Guinle à Laranjeiras, dans la dangereuse beauté de Rio de Janeiro et enfin dans une de ces grandes et belles maisons de Brasilia, à la limite du « cerrado » et des odeurs poivrées de ses graminées. J'ai eu beaucoup de joie et d'intérêt à étudier et connaître les différentes régions du Brésil, le nordeste et son « sertão » âpre et prenant, les paysages européens agrestes et agricoles des États du sud ; les savanes ondulées infinies des « cerrados » du plateau central ; les matins brumeux des forêts moites, denses et planes de l'Amazonie et ceux, ensoleillés et frais, des rivages escarpés de la Serra do Mar.

Après sa thèse, J.C fut affecté au Costa Rica et continue de travailler actuellement sur les sols andins et leur conservation.

Ma famille, que je vais bientôt rejoindre, habite Strasbourg. J.C a acheté une maison en Alsace.

Nous projetons d'écrire ensemble une synthèse sur la conservation des sols et des eaux en Amérique latine.

L'affiche disait vrai : l'Orstom vous envoie bien là où vous rêvez d'aller !

*J.C. LEPRUN,
Pédologue Orstom,
Recife, le 12/12/93*